



Brume de sang





Du même auteur

Les Larmes du Buffle, collection Roman Historique, L'Harmattan, Paris, 2001.

Les Fleurs de Guerre, collection Roman Historique, L'Harmattan, Paris, 2002.

Les Turbans de la Révolte, collection Roman Historique, L'Harmattan, Paris, 2003.

Poussière et Santal, chronique des années Ming, collection Roman Historique, L'Harmattan, Paris, 2004.

Conte de la neige et du vide, une énigme à la Cour des Qing, collection Roman Historique, L'Harmattan, Paris, 2007.

Comme une vague inquiétude, roman, collection Écritures, L'Harmattan, Paris, 2008.





Marcel Baraffe

Brume de sang

roman

 **Orizons**
2009







Chapitre 1

*I*nsouciant et tranquille, je vogue au milieu des mouettes blanches. Mes chars sont le vent et la lumière tirés par des dragons de paille. Paré de mes vêtements de plumes j'enfourche les astres et je flotte dans le vide. Je plonge dans l'eau sans me mouiller et pénètre dans le feu sans me brûler. Je suis l'égal du Ciel et de la Terre, du soleil et de la lune. J'habite les terrasses de nuages de l'Empire des Immortels, là où les filles brillent comme des astres et où il fait bon s'abreuver de rosée en compagnie des trente-six empereurs.

Je me repose à l'ombre du feuillage des canneliers plantés au centre de la lune. Je navigue parmi les flots de pins jusqu'à la plus grande des cinq îles océanes, terres merveilleuses cachées du regard des vivants par les brumes où poussent en massifs les arbres de corail. De grands oiseaux blancs, à l'entrée des palais d'or et de jade, m'accueillent de leurs cris. Des filles vêtues de perles brillantes agitent une fleur de lotus alors que des garçons tendent vers le ciel des torches trempées dans la graisse des dragons.

Deux jeunes Immortels, envoyés par l'Empereur Céleste, maître des cieux, m'ont amené jusqu'ici sur un





8 MARCEL BARAFFE

attelage tiré par des dauphins, c'est ce qu'ont raconté les témoins ; d'autres ont parlé de baleines, alors que c'étaient peut-être de simples carpes. Les hommes ne sont jamais sûrs de ce qu'ils voient à moins qu'ils ne s'empressent de changer, par malice ou par stupidité, les vérités. Ce qui est sûr, c'est que, cette nuit là, la lune brillait et que j'étais en train de regarder l'eau de la rivière en buvant du bon vin. Maintenant, je vous en prie, ne m'en demandez pas davantage sur les lieux où, désormais, je demeure. Vous finiriez par me questionner sur les moyens d'y accéder.

Ma jeunesse est désormais éternelle et, comme cet ermite qui raconta en trois jours et trois nuits l'histoire des mille années qu'il venait de vivre, je sais tout du passé. Je lis l'avenir et surtout, surtout, de l'endroit où je suis, je vois le présent des hommes. Alors, je suis triste et si je le pouvais, je viderais de quelques traits tous les brocs pleins de vin de ce paradis et, chevauchant ma cigogne jaune, je fuirais encore plus loin, encore plus haut.

Ivresse et tristesse : « Pour Grande Étoile Blanche¹, le seul lettré de l'univers qui soit affranchi de la tristesse. Qu'il erre suivant son humeur du moment ; qu'il boive partout où il ira », m'avait dit le Brillant Empereur², mon souverain terrestre, en me remettant une tablette en or, gage sincère de sa profonde admiration pour le plus grand poète de son temps (ce n'est pas moi qui l'affirme, mais c'est bien à ce titre que je hante ces lieux.) Par les Huit Immortels dans le vin, mes compagnons de beuverie, et par les Six Oisifs du Bois de Bambou, mes compagnons de flânerie, comme il avait raison, ce souverain ! Mais que savait-il vraiment de ma tristesse ?

Quand saurons-nous à coup sûr où se cache le printemps ?

1. Li Bai ou Li Bo (Li Po) de son nom de plume Li Taibo (701-762).

2. Xuanzong (Minghuang) empereur de la dynastie Tang de 712 à 756.





Un seul de mes vers ne suffit-il pas à faire oublier toutes mes joies et à remuer mes incertitudes ?

L'ivrogne, le paresseux aux mille poèmes est passé, mon voyage a duré soixante-deux années (mon foie et mon estomac n'étaient pas si mal en point que cela) avec, inscrits dans chacun de mes pas, mes coups de pinceau inspirés qui ébranlaient les Cinq Montagnes.







Chapitre 2

Voici venu le temps où, dans la montagne, tourbillonnent les feuilles jaunies. Père fut enterré au huitième jour de la neuvième lune de la sixième année. C'est tout ce que ses proches et ses amis retiendront d'une vie nouvellement et définitivement achevée puisque personne ne peut dire quand il mourut ; jusqu'à ce que l'oubli semblable aux brumes effaçant les pics gomme des esprits son souvenir.

Grande Sœur a pris place dans le second palanquin, juste derrière celui de Mère. Les rideaux de satin censés les soustraire à l'indiscrétion des regards sont transparents d'usure. Coupés à la hâte par des mains peu habiles, ils traînent dans la boue et dans l'eau sale des flaques d'eau qu'une froide pluie d'automne a déposée ce matin dans les ornières du chemin. Leur corps soumis aux pas hésitants et las de leurs deux porteurs est ballotté à gauche, à droite, en avant, en arrière. Elles ont lutté au début, tentant de préserver à travers l'instabilité d'un équilibre malmené leur dignité de femmes puis, découragées, bien avant la première et profonde ornière, elles ont relâché la tension de leurs muscles, s'abandonnant définitivement aux hasards chaotiques du cortège. Quelques invectives,



pourtant, bien choisies, bien lancées, auraient permis de redresser leur trajectoire. Leur esprit, momentanément libéré d'une contrainte physique mal venue en ces circonstances de deuil, se serait fixé tout entier sur un chagrin sincère que l'on attendrait d'une veuve et d'une fille. Petit Frère sait pourtant, sans voir leur visage, que leurs yeux sont secs car aucune larme ne vient glisser ni le long des rides de l'une ni sur la peau lisse et vermeille de l'autre. Il connaît cependant leur pensée, puisque, lui-même, il n'en a pas d'autre.

Un porteur, pauvre diable en guenilles, pieds nus, jambes nues, torse nu couvert de crasse et de sueur, plus souffreteux encore que celui qui le précède vient de trébucher. La boîte renfermant Grande Sœur, livrée un moment aux lois de sa propre masse, penche lamentablement, avec un craquement sinistre de planches vermoulues. Dans un coup de rein désespéré, le pauvre diable lui rend son aplomb. Son compagnon de trait, un moment déséquilibré lui adresse quelques grognements de colère tout en tentant de reprendre un rythme de marche un moment interrompu. Devant les deux femmes, seules représentantes féminines d'une famille que le sort a érodée, parents et amis supposés marchent, vêtus de misérables vêtements si sales, si râpés qu'il ne reste de la teinte blanche originelle qu'un souvenir. Mais qu'importe puisque la couleur du deuil est observée ! Ils s'apostrophent bruyamment, ricanent, se bousculent, se raclent la gorge, rejettent à leurs pieds des crachats qu'ils piétinent et leurs dents pourries laissent parfois s'échapper des rires grossiers et indécents. Tous les trente pas, ils s'arrêtent avec un ensemble parfait, se taisent brusquement et, en chœur, éclatent en un concert de sanglots sonores, lamentations pitoyables aussi visqueuses que la salive





qu'ils viennent de rejeter, exprimant ainsi, comme il se doit, une peine pour un défunt qu'aucun d'entre eux n'a certainement jamais connu. D'autres miséreux aussi dépenaillés ouvrent la marche. En tête, bien détachés du reste du cortège, trois valets d'enterrement, dos courbé par la douleur feinte, avancent en rythmant leurs pas sur une musique qu'un orchestre projette vers le ciel, mais pas suffisamment haut, malheureusement, pour ne pas meurtrir les quelques oreilles fragiles présentes habituées à des sons plus harmonieux ; vent, cordes, percussions ; trompettes, tambours, gongs, cymbales, luths ; ça gratte, ça frappe, ça pince, ça souffle, ça bat ; ça joue si fort et si faux qu'aucun mauvais esprit ne risquerait de venir, de son haleine malveillante, troubler le repos du mort. Devant encore, entre le groupe de tête et les musiciens, se suivant à la file indienne, s'avancent les porteurs d'animaux, moutons, tigres, lions grossièrement façonnés dans des blocs de papier mâché et de carton-pâte. Et juste devant le catafalque ambulant mu par huit croque-morts, une bannière brandie bien haut avec, écrits en lettres d'or, le nom, les titres, les attributions de celui pour qui, l'espace de quelques heures encore, tout ce monde va encore s'agiter. Tous sont là, suivant un ordre imposé depuis toujours par le rituel. Ils sont venus gagner les quelques menues monnaies promises à chacun pour leur participation, précieux salaire n'ayant pas beaucoup plus de valeur que la pièce de papier argenté que Grande Sœur n'a certainement pas oublié de glisser entre les dents du mort. Car elle n'a pas manqué, telle qu'il la connaît, de veiller à ce que chacun des rites funéraires dus à un père défunt soit scrupuleusement respecté.

Oh ! ce froid humide qui lui engourdit l'extrémité des





doigts. La pluie qui tombe par intermittence pénètre à travers le voile de satin, mouillant les dernières parties encore sèches de ses vêtements. Son corps, parfois, est pris d'un tremblement qu'elle n'arrive pas à réprimer mais qu'elle oublie lorsque le balancement de son palanquin la précipite en avant. Elle tend alors les bras devant elle pour ne pas toucher du front les montants de bois. Elle maudit ce rituel stupide qui oblige depuis toujours les femmes à se cacher. Pourquoi n'est-elle donc pas là-bas, derrière le catafalque, au côté de Petit Frère ? Elle se sent si fatiguée, si fatiguée, peut-être plus encore que ces deux pauvres diables, ses porteurs, qui, pour gagner un peu plus d'argent que les autres, transportent une charge qu'ils verseraient volontiers dans le fossé avant de prendre la fuite. Ces derniers jours, depuis que la mort de Père a été connue, ont été terriblement éprouvants. Son frère, en voyage dans une province lointaine, était absent. Sa mère, prise par un travail qu'elle n'aurait pour rien au monde abandonné, ne pouvait l'aider. Mais y tenait-elle vraiment ? Elle aurait pu ignorer la mort de Père, faire comme si rien n'était arrivé et se consacrer à un travail qui assurait leur survie. Mais elle a toujours pensé qu'une famille devait rendre les derniers hommages à ses défunts. Quels que soient les circonstances et les griefs nourris à l'égard de ces derniers. Elle était cette fois directement concernée et elle n'allait quand même pas revenir sur cette conviction. Père, elle l'avait décidé, aurait ses funérailles et personne n'aurait ainsi l'impudence de leur reprocher d'avoir manqué à leurs devoirs. Elle a collé à la porte des banderoles de papier. Elle s'est occupée de la mise en bière en prenant soin, comme cela s'est toujours fait, de garnir le cercueil d'huile et de chaux. Devant, elle a placé un brûle-parfums avec des baguettes



d'encens, un bol de riz, un œuf et, ultime gâterie faite au mort, un pot de vin et une petite tasse. Elle a fait venir des moines qui ont proféré quelques formules magiques. Elle a fait purifier la maison. Et, tâche la plus ardue, elle a parcouru la ville pour trouver les volontaires acceptant de garnir les rangs d'un cortège. Ils étaient trop pauvres pour prétendre à la participation d'amis sincères. Quant à leur famille, elle venait de perdre avec son patriarche son quatrième membre.

Son coude vient de frapper violemment une planche qui a craqué. Elle sent le palanquin chavirer un peu plus que les autres fois. À l'avant, le porteur grogne quelques injures obscènes. Elle en oublierait presque le supplice de l'horrible musique qui les entoure comme une chape sonore et qui s'est refermée sur eux. Elle n'a rien mangé depuis deux jours et elle a envie de vomir. Elle a mal à la tête et elle en vient même à souhaiter qu'elle éclate pour être définitivement délivrée. Bientôt, tout cela sera fini. Elle a hâte, vraiment hâte, de mettre le pied sur le sol et de quitter à jamais cette prison branlante. Marcher, marcher, comme elle aimerait marcher dans le cortège ainsi qu'il l'est permis aux hommes.

« Père est mort », lui a-t-elle dit, alors qu'il franchissait le seuil de la maison. C'était hier, il venait de rentrer d'un long, épuisant et inutile voyage. « Je le sais, on en parle dans toutes les provinces que j'ai traversées. C'est la raison pour laquelle je suis revenu plus tôt que prévu. »
« Ah bon ! a-t-elle simplement dit, tu le savais. Tu comprendras qu'en ton absence, j'ai pris la décision de mettre le corps en bière. »

Il a vu le cercueil, faiblement éclairé par une lumière protectrice, une bougie dont la fragile et tremblotante





flamme avait pour lourde tâche de neutraliser les forces obscures. Les planches clouées à la hâte étaient disjointes. Une odeur de papier brûlé flottait dans la pièce. « On l'enterre demain. On n'attendra pas sept semaines, comme cela se fait habituellement, a-t-elle ajouté, je me suis occupée de tout. » Il a salué Mère, assise dans un coin d'ombre. Elle n'a rien dit. Son silence et son regard étaient suffisamment éloquents.

Ce matin, on a sorti le mort avec précaution, en veillant à ce que les pieds soient bien devant. Grande Sœur a dirigé la manœuvre, orientant elle-même le cercueil. Puis, Mère et elle sont montées dans leur palanquin et le cortège s'est mis en branle.

Il marche à quelques pas derrière le catafalque, à la place réservée au fils. Il a revêtu, selon une autre règle à laquelle aucun héritier ne peut se soustraire, de vieux vêtements qui lui donnent un aspect encore plus misérable que celui des pauvres hères qui le suivent ou le devancent. Il s'appuie sur la canne de deuil et avance, dos courbé, pour mieux exprimer la douleur du fils éploré. C'est ainsi depuis toujours et un témoin, fût-il le meilleur observateur, aurait été bien incapable de déceler la part des sentiments feints ou sincères secrétés dans le sillage immédiat des défunts. Il joue le jeu sans essayer de s'y soustraire. De temps en temps, cependant, profitant d'une courbe du chemin, il tourne la tête et il jette un coup d'œil en contrebas vers le palanquin de Grande Sœur. Il croise son regard par une fente du rideau mal attaché et il n'y lit pas d'autres sentiments que ceux qu'il ressent lui-même. Tout à l'heure, quand tout sera terminé, il lui parlera. Il faut qu'il lui parle. Surtout après ce qui vient de lui être révélé.

Les hésitations du chemin montant ont transformé la

